

**L'ART D'AIMER:  
POÈME EN  
TROIS CHANTS**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649625123

L'Art d'Aimer: Poème en Trois Chants by Gentil Bernard

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.  
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

[www.triestepublishing.com](http://www.triestepublishing.com)

**GENTIL BERNARD**

**L'ART D'AIMER:  
POÈME EN  
TROIS CHANTS**



PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

---

L'ART D'AIMER

GENTIL BERNARD

---

L'ART D'AIMER

POÈME EN TROIS CHANTS

PUBLIÉ PAR F. DE MARESCOT



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIV



## AVANT-PROPOS

---

**U**NE édition de Gentil Bernard est encore à faire, écrivait M. Quicherat, au mois de mai 1856, dans l'ATHENÆUM FRANÇAIS. Je crois que la réimpression des œuvres complètes de l'auteur de l'ART D'AIMER n'offrirait qu'un très-médiocre intérêt, et que la reproduction du seul de ses ouvrages qui lui ait procuré une célébrité littéraire relative suffit à sa gloire, légère comme son talent. Tandis que l'on trouve chez d'autres poètes toutes les qualités qui sont les marques du génie, il ne faut s'attendre à rencontrer chez Gentil Bernard qu'une

facilité pleine d'élégance et de charme et un art qui resta toujours agréable parce qu'il ne fut jamais forcé. L'enthousiasme de M. Quicherat est une impression personnelle qu'aucun critique littéraire ne me semble avoir partagée jusqu'à ce jour.

Il convient de juger sans le surfaire celui qui a tenté heureusement de donner un pendant à l'œuvre beaucoup plus licencieuse et bien moins châtiée d'Ovide, et il faut placer dans le cadre qui lui est propre cette figure gracieuse, sans l'écraser par de grandes phrases ou par des expressions trop vives. Ce fut le tort de M. Philoxène Boyer, lequel, après une étude singulièrement rigide consacrée à notre poète, avait hâte, disait-il en la terminant, de sortir de cette atmosphère de mensonges et d'impuretés<sup>1</sup>.

C'est à Grenoble, au mois d'août 1708, que naquit Gentil Bernard. M. H. Gariel, directeur de la bibliothèque de cette ville, a bien voulu m'adresser le curieux extrait qui suit des registres de la paroisse de Saint-Hugues :

<sup>1</sup> Les Poètes français, Recueil publié sous la direction de M. E. Crépet (t. III, p. 279). C'est aussi à tort que M. P. Boyer fait naître Bernard en 1710.



« Le 26<sup>e</sup> Aoust 1708 jay baptisé Pierre Joseph,  
 « fils naturel de Guillaume Bernard, sculteur de  
 « cette ville, né ce matin, et de Marie Bertet, ma-  
 « riés; estant parrain S<sup>r</sup> Joseph Treilliard, mar-  
 « chand de cette ville, et marraine damelle He-  
 « leine Baillioud, épouse de S<sup>r</sup> Joseph Decalmat,  
 « marchand tapissier aussy de cette ville. Le tout  
 « en présence des soussignés.

« Signé : G. Bernard, Treilliard, Heleine  
 « Baillioud, f<sup>c</sup> Calmat, Bertet, L. Dubilhaud  
 « et Mailhet, prêtre. »

Malgré l'obscurité de son origine, Pierre Joseph Bernard devait, dans la suite, s'élever rapidement au-dessus du niveau modeste où le sort l'avait fait naître. Les plus fiers allaient bientôt lui pardonner son manque d'aïeux et applaudir aux commencements de cette renommée aimable, qu'il ne dut qu'à lui seul et à l'éducation presque soignée que lui fit donner sa famille. Envoyé chez les Jésuites de Lyon, il y fit en effet de bonnes études, après quoi il fut dirigé sur Paris pour être clerc chez un procureur. Courbé sur des monceaux de paperasses, contraint de disputer sa vie à toutes les privations, Bernard, rivé pour ainsi dire à un métier pour lequel il ne

*se sentait aucune vocation, se mit dès cette époque à composer quelques poésies, inspirées sans doute par une jambe fine ou par deux yeux fripons entrevus pendant une course pour le patron. Il pouvait s'appliquer ces vers de Voltaire, faits pour la Clairon :*

Je suis à peine à mon printemps,  
Et j'ai déjà des sentiments.

*Sous l'influence de ses velléités amoureuses, Bernard confiera furtivement au premier papier timbré venu les émotions de son cœur, ou bien, emporté par l'inspiration, il mêlera, sans y penser, un passage de l'Épître à Claudine au mémoire qu'il doit transcrire<sup>1</sup>. Que de poètes comme lui sortis de l'étude des tabellions et de l'obscur réduit des huissiers ! Que de vocations littéraires contrariées à l'origine par des parents craintifs qui ne pensent, dans leur prévoyante sollicitude, qu'à épargner à un fils aimé les misères et les désillusions de l'existence ! Mais l'irrésistible naturel reprend vite le dessus ; l'ingrat laisse là grimoires et procédures ; il s'élançe malgré tous, seul, sans appui, à travers les luttes, les ja-*

1. L'abbé de Bernis disait qu'il est difficile d'être jeune et de vivre à Paris sans avoir envie de faire des vers.

*lousies et les nécessités de la vie. Pour quelques-uns, doués d'une foi réelle et qui sont arrivés à la gloire et au bien-être, combien sont tombés en route, brisés, découragés, vaincus, et sans même que leur nom soit resté dans la mémoire des hommes!*

*De l'antichambre où il transcrivait pendant des journées entières une prose à laquelle il se faisait orgueilleusement une gloire de ne rien comprendre, Bernard rêvait une autre vie. Il songeait qu'avec son air galant et aimable, ses façons gentilles, son esprit, il pourrait peut-être, comme tant d'autres, arriver à la fortune. Ces vœux et ces espérances devaient être un jour une réalité.*

*En 1733, il avait alors vingt-cinq ans, il parvint à se faire attacher comme secrétaire à la personne d'un officier général qui s'en allait guerroyer en Italie. Je dirai en passant qu'il semble difficile, comme on l'a quelquefois avancé<sup>1</sup>, qu'il ait dû cette faveur au marquis de Pezay, lequel à cette époque n'était pas encore au monde<sup>2</sup>.*

*La campagne d'Italie, glorieuse pour la maison de Bourbon, n'inspira que des vers assez médiocres*

1. Édition de 1803 (t. I, p. 8).

2. Le marquis de Pezay est né à Versailles en 1741.